Ami du Clergé du 20 mars 1947

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour le Jeudi Saint. — Heure Sainte, 137.
Instructions du Dimanche. — XXVI. *Pâques* : la Résurrection, 139.
Petits prônes sur les commandements. — VII. *1er Commandement de Dieu* : Faut-il adorer N.-S. Jésus-Christ, 140.
Lectures sur Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus. — 2e PARTIE : *La glorification*. VI. La voix du peuple, 141.

POUR LE JEUDI SAINT

HEURE SAINTE

Cette heure sainte, passée devant Jésus, présent sur l'autel, en ce jour, doit être *un acte de foi* envers le Dieu de l'eucharistie, *un acte d'espérance*, puisque l'eucharistie est pour nous le gage de la vie éternelle, *un acte d'amour*, puisque la communion nous unit à Dieu et nous communique la vie divine qui est amour et dont le témoignage est si éclatant aujourd'hui. La foi, l'espérance, la charité sont les vertus fondamentales de la vie chrétienne. Demandons à Jésus ce soir de nous en faire comprendre toute la richesse afin d'en tirer les conséquences pour notre vie de chaque jour.

I. — *La Foi*

S. Jean (XIII) nous dit que Jésus, ayant aimé les siens, les aima jusqu'*à la fin*. Entendons qu'il les a aimés autant et aussi loin que le peut l'amour le plus ardent, le plus désintéressé, le plus généreux. Les Pères de l'Eglise aimaient à redire cette merveilleuse condescendance du Fils de Dieu, paraissant abandonner les splendeurs du ciel pour le sein d'une Vierge-Mère; choisissant pour berceau l'humilité d'une crèche, préférant à la douceur d'une vie tranquille la persécution d'Hérode, la fuite en Egypte, le labeur obscur de Nazareth et finalement accomplissant sa tâche de Messie au milieu des contradictions humaines qui devaient le conduire à la croix.

Est-ce donc là nous aimer jusqu'à la fin ? Pour un homme, mourir serait le suprême don de l'amour. Et Jésus lui-même nous l'a dit. Mais pour un Dieu fait homme par amour pour nous, ce n'est pas assez. La veille de sa mort, à la dernière Cène, Jésus prit un peu de pain, le bénit et le distribua à ses apôtres : « Prenez et mangez ; ceci est mon corps... Faites ceci en mémoire de moi. » Ceci est mon corps : à l'instant, la toute-puissance divine, sans qu'il y parût extérieurement, changea miraculeusement le pain au corps du Christ. Et ainsi, par son corps eucharistié, Jésus, avant de mourir et par-delà la mort elle-même, demeura l'hôte de l'humanité. — « Faites ceci en mémoire de moi », et voilà que Jésus donne aux prêtres, jusqu'à la fin du monde, l'ordre et le pouvoir de faire ce qu'il vient de faire lui-même. Ainsi, le miracle de la messe perpétuera la présence du Christ au milieu de nous.

Pourrions-nous en douter ? La parole de Jésus est nette et précise ; elle ne laisse prise à aucune interprétation symbolique ou figurative. Et en même temps, quelle autorité et quelle puissance dans cette parole qui a su, auparavant, multiplier les pains, apaiser les tempêtes, guérir les malades, ressusciter les morts ! « Ceci est mon corps, ceci est mon sang ! » Qui peut parler en cette sorte, sinon celui qui a tout en sa main ?

Arrêtons-nous ici, sans discourir ; croyons simplement, aussi fortement que notre Sauveur a parlé, avec autant de soumission qu'il fait paraître d'autorité et de puissance. O Jésus, mon Sauveur et mon Dieu ! vous qui êtes né dans une crèche et êtes mort sur une croix pour l'amour de moi, je vous adore sur cet autel, aussi réellement que vous étiez au Calvaire, et je crois fermement que c'est vous-même, votre Corps, votre Sang, votre âme, votre divinité qui êtes présent dans l'Hostie sainte, puisque vous avez voulu nous laisser votre présence avant de mourir pour nous !

Je le crois, mais aidez encore, Seigneur, mon incrédulité. Je crois et souvent j'agis comme si je ne croyais pas. N'est-il pas vrai, m. f., que souvent la pensée de l'eucharistie nous laisse froids et indifférents ? Accorder chaque jour à Jésus quelques instants d'adoration au pied de son tabernacle, semble à beaucoup un acte de dévotion tellement surérogatoire que des occupations masculines s'en accommoderaient difficilement. Combien oseraient faire de la messe du matin, pieusement entendue pour sanctifier le début de la journée, un article de leur programme quotidien ? Et la messe du dimanche elle-même n'exerce qu'un attrait médiocre sur certains chrétiens, qui s'en dispensent parfois pour des raisons bien futiles !

Ah ! Seigneur Jésus, pardonnez à tous ces tiédeurs ces oublis, ces lâchetés ! Donnez-nous en votre présence eucharistique une foi telle qu'elle commande à toute notre vie chrétienne.

II. — *L'Espérance*

Ecoutons encore S. Jean (VI) nous rapporter la promesse de l'eucharistie. C'était au lendemain de la première multiplication des pains. Sachant que les juifs voulaient le faire roi, Jésus se réfugie de l'autre côté de la mer de Tibériade. Mais le lendemain la foule l'y rejoignit et Jésus leur dit : « En vérité, vous me cherchez, non pas parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés. Travaillez non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure pour la vie éternelle et que le Fils de l'homme vous donnera. » Développant sa pensée, Jésus rappelle à ses auditeurs le souvenir de la manne, tombée du ciel, et qui nourrit leurs ancêtres au désert. Mais la manne n'est pas le vrai pain du ciel. Le vrai pain du ciel, c'est Jésus lui-même : « Je suis le pain de vie ; celui qui vient à moi n'aura jamais faim ; celui qui croit en moi n'aura jamais soif... Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour le salut du monde. » Et comme les juifs disputaient entre eux, disant : « Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ? » Jésus reprit avec force : « En vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous-mêmes. *Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour.* »

Les Juifs et beaucoup de disciples eux-mêmes ne comprirent pas la divine promesse et abandonnèrent

Jésus en murmurant. Aux apôtres demeurés fidèles, ce Jeudi saint devait révéler le sens profond des paroles de Jésus. Ce n'est pas seulement pour demeurer avec nous et renouveler son sacrifice que Jésus institue l'eucharistie, c'est encore pour devenir la nourriture spirituelle de nos âmes et le gage de notre résurrection glorieuse. Promesse de la vie éternelle et de la bienheureuse résurrection, d'un seul coup, Jésus va au but de l'espérance chrétienne. Chaque jour, dans l'acte d'espérance, nous disons à Dieu : « Mon Dieu, j'espère de votre infinie bonté que vous m'accorderez la vie éternelle et les moyens d'y parvenir. » O admirable bonté du Sauveur qui, après avoir été sur la croix l'instrument du salut de tous, veut encore dans la sainte communion devenir le moyen offert à chacun pour faire son salut. L'objet de notre espérance devient ainsi le fruit de l'eucharistie. L'eucharistie est faite pour contenter le désir que nous avons de vivre, de vivre tout entier, âme et corps, dans la vie même de Dieu qui ne finit pas. Nous avons tout cela dans l'eucharistie, nous y avons donc tout ce qui importe à la vie chrétienne et il faut nous y attacher comme au moyen excellent entre tous de posséder la vie...

Mais pourquoi donc un si grand bienfait, joint à des promesses si consolantes, nous trouve-t-il souvent si tièdes, si peu empressés? Pourquoi la communion, même simplement mensuelle, ne nous attire-t-elle pas comme Jésus le désire ? N'en cherchons pas d'autre cause que notre peu de résolution à suivre la voie qui mène à Jésus, comme elle a conduit Jésus jusqu'à nous : la voie du sacrifice. C'est par le sacrifice de la croix, dont la messe est le renouvellement, que Jésus peut réaliser la merveille de l'eucharistie ; c'est par le sacrifice et l'esprit de sacrifice que nous pourrons répondre pleinement à l'appel de Jésus. Comment pourrions-nous apprécier la nourriture céleste, si notre cœur reste attaché aux choses terrestres dont l'affection s'oppose à la vie que Jésus apporte à l'âme ? Communions tièdes, communions superficielles, communions faites sans résolutions sérieuses, sans volonté arrêtée de renoncer à une vie d'imperfection, de tiédeur, peut-être de péchés graves, comment pourriez-vous devenir source de vie féconde en Celui qui a dit : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce, prenne sa croix et me suive ? »

L'eucharistie ne sera le gage de nos espérances qu'à la condition d'être reçue avec des sentiments d'abandon total à la grâce de Jésus-Christ pour une vie foncièrement chrétienne. O Jésus, accordez-nous de renoncer à tout ce qui s'oppose en nous à votre vie afin qu'ayant mangé votre chair, nous demeurions en vous et vous en nous.

III. — *La Charité*

Les derniers mots auxquels nous nous étions arrêtés tout-à-l'heure rappellent la promesse de Jésus : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui. » Ces paroles servent de canevas au discours tenu par Jésus immédiatement après cette institution de l'Eucharistie : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure... Comme mon Père vous a aimés, moi aussi je vous ai aimés : demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme moi-même j'ai gardé les commandements de mon Père et comme je demeure dans son amour. »

Ainsi celui qui reçoit Jésus avec les dispositions convenables ouvre son âme largement à l'habitation permanente des personnes de la Trinité. Si la présence eucharistique de Jésus cesse rapidement avec la disparition des saintes espèces, la présence substantielle de Dieu qui en est le fruit demeure et demeure tant que persiste l'état de grâce. Et cette présence produit dans l'âme la vertu de charité.

Le fruit spécial d'une communion bien faite est donc de développer en nous la charité, l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Et vous venez d'entendre Jésus préciser la condition de cet amour : « *Si vous gardez les commandements*, vous demeurerez dans mon amour. »

De là, je déduis deux vérités : notre charité ne sera réelle qu'à la condition de se manifester par une fidélité absolue à tout notre devoir ; si difficile que puisse être l'accomplissement du devoir, la communion doit nous en donner la force.

Je dis tout d'abord que nous n'aimerons vraiment Dieu qu'à la condition d'être fidèles à toutes nos obligations. On trouve malheureusement trop de chrétiens qui font de leur vie deux compartiments, l'un pour la religion, ou plus exactement pour certaines formules et certains exercices religieux, l'autre, pour la vie civile et mondaine. Ce n'est pas là aimer Dieu : la prière, l'assistance à la messe, la communion elle-même, si fréquente soit-elle, ne sont que des *moyens* pour nous aider à servir Dieu en toutes choses. C'est toute notre vie, avec les obligations qu'elle nous apporte dans tous les états et toutes les situations où nous pouvons nous trouver, c'est toute notre vie qui appartient à Dieu. Ecoutez plutôt S. Paul parlant des actions les plus ordinaires : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez... faites tout pour la gloire de Dieu. » Qu'importe donc que vous alliez à la messe et que vous communiez après vous être confessé, si, avec cela, vous restez injuste dans vos rapports avec autrui, difficile de caractère avec les proches de votre famille, impudique peut-être dans les basses jouissances que vous accordez à votre corps. Vous n'aimez pas Dieu, parce que vous ne gardez pas les commandements et Jésus ne demeure pas en vous.

Mais, direz-vous, il est bien difficile d'observer les commandements. Je renchérirai sur l'objection : *il est impossible* à l'homme déchu d'observer les commandements *sans le secours de Dieu*. C'est là un article de notre foi. Mais avec le secours de Dieu, tout est possible : « Je puis tout, disait S. Paul, en celui qui me fortifie. » Et quel plus puissant et plus efficace secours divin pouvez-vous voir que la sainte communion ? Mon frère, vous êtes dur de caractère et emporté : allez à Celui qui vous a dit : Venez à mon école, car je suis doux et humble de cœur. Vous êtes injuste à l'égard du prochain dans vos transactions, dans votre commerce : allez à Celui qui a dit : Bienheureux les pauvres en esprit. Vous avez une haine, une rancune inextinguibles : venez à Celui qui a su pardonner et vous montrer l'exemple. Vous avez des habitudes tyranniques, des occasions difficiles à éviter, des tentations souvent victorieuses ; venez à Jésus qui a converti la pécheresse, absous la femme adultère et promis la vision de Dieu aux cœurs purs. Tout ce qu'il y a de force et de bonté, de grâce et de miséricorde dans le Jésus de l'Evangile, vous le retrouverez dans le même Jésus

de l'eucharistie. L'eucharistie est la force de l'âme et du corps : elle nous guérit des blessures du péché et dépose en nous un germe d'immortalité.

Ne nous décourageons jamais. Il est impossible que des communions bien faites n'apportent pas finalement au chrétien faible et parfois vaincu, le secours vainqueur qui l'établira dans un état de grâce définitif.

* *

Seigneur Jésus, je crois en votre présence sanctifiante dans l'eucharistie et je veux, non seulement vous y adorer, mais vous y recevoir afin de développer en mon âme la vie chrétienne, vie de foi, d'espérance et d'amour.

Je crois, Seigneur, mais augmentez ma foi.

J'espère, Seigneur, mais fortifier mon espérance.

Je vous aime, Seigneur, mais faites que je vous aime davantage, que je vous aime totalement.

Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

Le saint jour de Pâques

XXVI

LA RÉSURRECTION

Mes frères,

Les cloches, quelques jours silencieuses, se sont fait entendre ce matin, en un chant d'allégresse. Il y a de la joie dans l'air. — Il y en a dans les âmes. Beaucoup se sont allégées du fardeau de péché, et agenouillées à la table de Celui qui les a pardonnées, ont reçu le pain de vie. — Il y en a dans la liturgie. Aux innombrables « *Miserere* » de la Semaine Sainte succèdent sans interruption les *Alleluia*.

Il y en a dans les récits, que chaque année nous relisons. Les Saintes Femmes au sépulcre ont aperçu des anges. Ceux-ci leur communiquent la bonne nouvelle : « Le Christ est ressuscité ! Voyez, leur disent-ils, la place où on l'a mis. » Mais de lui plus rien. Cet après-midi des disciples en marche vers Emmaüs rencontreront le Maître ressuscité. Il leur ouvrira les yeux en leur expliquant les Ecritures. Ce soir, pour la première fois, les portes étant closes, les apôtres le reverront triomphant.

Nous participons à l'allégresse générale. Le jour de Pâques est un jour de joie universelle. Pourquoi ?

Parce qu'il procure la certitude à notre foi, la paix à notre vie, le retour à nos traditions chrétiennes.

I. — *Certitude à notre Foi*

Car la voici en possession d'un miracle exceptionnel. Tous le sont, me direz-vous ? Oui et non.

Oui, parce que tous dépassent les forces de la nature et que toujours N.-S. s'affirme à la fois Maître et Dieu. Mais remarquez que si celui qui ressuscite aujourd'hui a fait beaucoup de miracles, il n'en a fait qu'un seul de ce genre. Aussi S. Paul a pu dire : « Si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine », malgré les prodiges antérieurs. Mais s'il est ressuscité, s'il est vrai qu'il possédait en lui la puissance suffisante pour faire échec à la mort, l'universelle triomphatrice du genre humain, c'est donc qu'il est Dieu.

Et remarquez la différence. Nos tombeaux à nous sont des oubliettes jusqu'à la fin des temps. Si notre âme y échappe, notre corps y tombe en poussière et notre souvenir s'y éteint. Le tombeau du Christ n'est qu'un passage ; il se creuse comme un souterrain qu'un arc de triomphe termine. Jésus l'utilise comme porte de la mort ; mais promptement il en fait une porte de vie. Là où nous sombrons pour toute la durée du monde, il ne paie à cette durée exigeante qu'un léger tribut, dont il a fixé lui-même l'importance. Encore deux jours, cette pierre tombale se brisera comme la coque de l'oiseau, et l'on verra la force des ailes ; encore deux jours et cet antre s'ouvrira comme des lèvres, et la vie s'en échappera comme un sourire divin.

Remarquez encore combien nous sommes loin ici des belles légendes ou des fables antiques.

La façon dont la résurrection nous est racontée nous convainc immédiatement. Sentez-vous l'enthousiasme, fruit de l'imagination ? Nullement. Un récit, simple, clair, détaillé nous laisse entrevoir la réalité indiscutable du fait.

Ceux qui l'ont raconté en furent les témoins. Ces témoins, nous connaissons leur nom, leur vie : ils ont signé leur livre. Du reste, qu'auraient-ils gagné à tromper ? N'avaient-ils pas au contraire tout intérêt à laisser dans le silence du tombeau un mort ignominieusement condamné et douloureusement exécuté ?

Et puis une résurrection se voit, se contrôle. La sentence avait été publiée ; l'exécution s'était faite au grand jour, on avait entendu les derniers cris d'angoisse, perçu les derniers spasmes, surpris le dernier soupir, percé le cœur d'un grand coup de lance, descendu le cadavre de la croix, enseveli. Les Pharisiens avaient apposé sur le sépulcre le sceau du gouverneur et chargé des soldats de faire bonne garde. Et voici que ce mort si bien surveillé réapparaît, qu'il se montre, qu'on le touche, qu'il mange. « Nous avons été les témoins de ce qu'il a fait en Judée et à Jérusalem, s'écriera S. Pierre, celui que les Juifs ont fait mourir en le suspendant à la croix. Celui-là est ressuscité le 3e jour. Il s'est manifesté non plus à tout le peuple, mais à des témoins choisis par Dieu, à nous qui avons mangé, bu avec lui, après sa résurrection d'entre les morts » (Act., x, 39, 40).

Il n'y a donc pas à hésiter. Aussi voyez : depuis vingt siècles, quelles multitudes auprès du tombeau ouvert ont chanté là leur Credo ! Voyez aussi la différence entre le Credo de Noël et celui de Pâques. Le premier est plus tendre, le second plus majestueux. Le premier laisse entrevoir une œuvre à accomplir, le second chante la victoire de l'ouvrier.

Mais alors a-t-il le droit de nous commander, celui qui s'imposait jadis aux éléments et à la maladie, et devant lequel aujourd'hui la mort s'incline ? Lui refuserons-nous l'obéissance quand tout se courbe devant lui ? Les triomphes d'ici-bas, celui même du jour des Rameaux, disparaissent devant ce mot prodigieux : *Le Christ est ressuscité*. Sa doctrine prend alors des tonalités de victoire et ses fidèles sont des hommes logiques avec eux-mêmes et supérieurement inspirés.

II. — *Il nous apporte par sa présence la Paix*

J'entends cette réponse de l'ange aux Saintes Femmes et je vous dis à tous, vous que je vois inquiets dans la vie : « C'est Jésus que vous cherchez. »

Je vous le dis, à vous, jeunes gens et jeunes filles, que je vois empressés, haletants à poursuivre ce que vous croyez le bonheur, préoccupés de faire entrer dans votre jeunesse éphémère le plaisir poursuivi avec

frénésie. Aucun bien de ce genre ne saurait vous satisfaire. C'est du Christ ressuscité que vous avez besoin.

Je vous le dis à vous, hommes faits, qui ployez sous le fardeau des responsabilités et qui croyez en votre énergie personnelle pour mener à bien l'œuvre chaque jour plus ardue. Vous avez besoin du Christ ressuscité. Cherchez-le, si vous l'avez perdu ; attachez-vous davantage à lui, si vous le connaissez.

Je vous le dis à vous, femmes, mères sur qui reposent les espérances de la société, du fait de l'éducation que vous donnez à vos enfants. Seules, vous n'aboutirez pas, car le vent du siècle vous ravira trop vite ces cœurs que le monde vous dispute, ces âmes que Satan convoite toujours. C'est le Christ ressuscité qu'il faut chercher, c'est lui qu'il faut leur donner, si vous voulez leur assurer une existence loyale et digne.

Je vous le dis à vous, vieillards, dont l'heure définitive s'approche chaque jour un peu plus. Si votre vie s'est passée à ses côtés, tant mieux ; vous sentirez alors combien il est doux de songer au repos éternel, quand on a parcouru avec lui le long sillon ardu, et qui vous épuisa. Si vous avez quitté sa main, surtout n'attendez pas qu'il soit trop tard pour le rejoindre. Voyez : il le dit aux Saintes Femmes, les chargeant d'un message d'allégresse : « Allez dire à mes frères que je les attends et qu'ils me trouveront en Galilée. » Cette Galilée, c'est la patrie d'où il est, et où il aspire à vous retrouver. Il vous a devancé là-bas, comme pour vous préparer l'accueil qu'il veut vous réserver. Ne le décevez pas ; aussi bien vous avez besoin de lui ; vous le cherchez, même sans le savoir. Allez à lui ; allez tous à lui.

III. — *Rétablissez vos traditions chrétiennes*

Rien ne les vaut pour assurer, comme elles savent le faire, la vraie paix à notre vie. On a beaucoup critiqué nos habitudes d'antan. Je vois bien, hélas ! que l'on multiplie les efforts pour en effacer le souvenir. Les dimanches ordinaires sont de ce fait d'une banalité déconcertante. Une messe, parfois une toute petite messe le matin, le reste du temps, de ce temps, dont pourtant Dieu s'était réservé la propriété, puisqu'il exige que nous sanctifions « le *jour* du Seigneur » est livré aux distractions plus fatigantes que joyeuses. Au lieu du service divin l'ennui, le désœuvrement, pour ne pas dire autre chose, quel déchet ! Et nos œuvres catholiques elles-mêmes n'ont pas su faire remonter le courant qui l'entraîne, à notre jeunesse contemporaine.

Le jour de Pâques échappe encore à cette déchéance universelle. On aime à reprendre le chemin de l'église, à y aller en famille, le matin, l'après-midi. On accepte ce jour-là d'entendre une parole divine, qui nous élève au-dessus de nous-mêmes, nous rappelle nos devoirs et nous laisse entrevoir notre résurrection à nous.

N'y aurait-il pas là pour notre société un élément de vitalité certaine ? Et puisque l'heure semblait sonner de notre résurrection nationale, souvenons-nous que nous ne pourrons en accepter avec confiance les perspectives rassurantes que si nous les déposons auprès de ce tombeau ouvert. De lui s'est échappé, victorieux de la mort, celui que les méchants y avaient enfermé, avec l'espoir de condamner à jamais à l'oubli une mémoire dont ils n'avaient pas compris la noblesse. Symbole désormais glorieux de toutes les résurrections individuelles ou nationales, c'est à lui qu'il faut aller pour apprendre les secrets et trouver les moyens des relèvements définitifs. Ainsi soit-il.

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

1er commandement de Dieu

VII

FAUT-IL ADORER JÉSUS-CHRIST ?

Mes frères,

L'adoration est le plus évident de nos devoirs. Par là, nous reconnaissons Dieu pour notre Créateur, notre Souverain Maître et nous avouons notre totale dépendance de lui. Et Jésus-Christ faut-il l'adorer ? Oui, il a droit à cet hommage. Pourquoi ? Parce qu'il est Dieu, parce qu'il est Homme-Dieu.

I. — *Parce qu'il est Dieu*

Nous devons adorer Jésus-Christ parce qu'il est Dieu. A Bethléem, les bergers vénérèrent seulement le Sauveur, le Messie promis seulement à Israël ; les Mages ne virent en lui que le Roi des Juifs. Mais la Vierge et Joseph, instruits par l'Ange, adorèrent en lui « le Fils du Très-Haut » (Luc, I, 32), « le Verbe fait chair. » Nous, à leur exemple, éclairés par la foi, nous adorons Jésus-Christ. Car Homme-Dieu il demeure vraiment Dieu, égal à son Père, son image parfaite, la splendeur de sa gloire. « Dieu de lumière, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu. »

D'ailleurs, si nous ouvrons les Saintes Ecritures, nous y trouvons cette vérité enseignée abondamment. Le nom de Dieu est réservé au Messie. « Votre trône, ô Dieu, est de toute éternité, et c'est pour cela que votre Dieu vous a donné l'onction qui vous distingue » (XLIV, 7, 8). Isaïe l'appelle « Emmanuel », c.-à-d. Dieu avec nous. Les qualités divines lui sont attribuées : l'éternité. « Jésus-Christ était hier et aujourd'hui, il est le même dans tous les siècles » (Héb., XIII, 18) ; la toute-puissance. « Tout a été créé par lui et en lui » (Col., I, 16) ; la connaissance de toutes choses : « Seigneur, vous savez tout » (Jn., XXI, 17).

Il agit en Dieu. Il se déclare le seul Maître dont les paroles ne passent pas (Math., XXIII, 10). Il opère des miracles en son propre nom ; la vertu d'en produire sort naturellement de sa personne (Luc, VI, 19). Il communique la vertu d'en opérer en son nom (Act., III, 6 ; IV, 10). Il remet les péchés (Math., IX, 2). Il s'annonce comme devant venir au dernier jour, en Juge suprême dont l'arrêt sera irrévocable (Mat., XXV, 21-46). De plus, il s'affirme Dieu. Un jour il demande à ses disciples : « Qui dit-on que je suis ? » Simon Pierre répond : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Au lieu de protester Jésus réplique : « Tu es heureux, Simon ; car ce ne sont pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais c'est mon Père qui est dans les cieux » (Math., XVI, 13 et ss.). En d'autres circonstances il proclame : « Mon Père et moi nous sommes un » (Jn., X, 30). « Qui me voit, voit mon Père » (XIV, 9). « Tout ce qu'a mon Père est aussi à moi » (XVI, 15).

Ces paroles sont tellement claires que les Juifs, en les entendant, furent scandalisés. Ils l'accusèrent de blasphème et lui dirent : « Nous ne te lapidons

pas pour aucune de tes bonnes œuvres, mais parce que, alors que tu n'es qu'un homme, tu te fais Dieu. »

Jésus-Christ est Dieu ; qui oserait alors lui contester le droit à nos adorations ?

Or, le culte d'adoration n'est pas seulement dû à Jésus-Christ parce qu'il est Dieu, mais encore parce qu'il est Homme-Dieu.

II. — *Parce qu'il est Homme-Dieu*

Jésus-Christ a un corps comme le nôtre, sujet à l'accroissement lent et progressif (Luc, II, 40), à la faim, à la soif, à la fatigue (Jn., IV, 6), à la souffrance, à la mort. Il a une âme, comme la nôtre, créée pour être unie à son corps, douée d'intelligence et de volonté libre, mais exempte de la déchéance originelle, soumise toutefois à l'ennui, à la tristesse, à la douleur... Jésus-Christ est donc Dieu et homme.

Il réunit en sa personne la nature divine et la nature humaine. Par la première il reste Dieu ; par la seconde il s'est fait entièrement semblable à nous. Et ces deux natures ne sont pas seulement juxtaposées ou associées, comme le cavalier l'est à sa monture, mais unies de façon si intime qu'elles ne sont qu'une seule personne : la personne du Fils de Dieu. Du reste, le Sauveur s'est désigné, non comme un homme simplement, mais comme une Personne divine, possédant une double nature. Oui, deux natures unies, sans altération ni confusion, en une seule personne : celle du Fils de Dieu.

Dès lors cette conséquence : cet homme qui ne fait qu'un avec la personne du Fils de Dieu a droit lui aussi comme le Fils de Dieu lui-même à l'adoration. Est-ce que, pour me servir d'une comparaison bien imparfaite, la personne d'un monarque n'est pas comme pénétrée de la dignité royale et n'est pas entourée d'une vénération toute spéciale, même quand ce monarque est détrôné ? Son corps, malgré sa ressemblance aux autres corps, reçoit des honneurs distincts, un respect particulier, parce qu'il appartient à la personne du roi. Ainsi le Sauveur nous devons l'adorer dans tous les états de sa nature humaine. Il est aussi adorable dans les abaissements de la Crèche et dans les humiliations du Calvaire que dans le triomphe de sa résurrection et dans les splendeurs du ciel.

* *

Le Sauveur ressuscité se montra aux Apôtres à plusieurs reprises. Un jour, Thomas, l'un des douze, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint. Les autres lui dirent : « Nous avons vu le Seigneur. » — « Si je ne vois dans ses mains, répliqua-t-il, la marque des clous, si je ne mets mon doigt à la place des clous, et ma main dans son côté, je ne croirai point. » Huit jours après, les Apôtres étaient encore dans la même salle et Thomas avec eux. Jésus entra, les portes fermées, se présenta au milieu d'eux, et dit : « La paix soit avec vous. » Puis, s'adressant à Thomas : « Mets ici ton doigt, et regarde mes mains ; avance aussi ta main, et mets-la dans mon côté ; et ne sois pas incrédule, mais crois. » Thomas répondit : « Mon Seigneur et mon Dieu » (Jn., XX, 24 et s.). Que ce soit aussi le cri de notre cœur : « Mon Seigneur et mon Dieu. » Approchons-nous de Notre-Seigneur et adorons-le. « Au Fils de Dieu fait homme... gloire, honneur et bénédiction dans tous les siècles. » Ainsi soit-il.

LECTURES SUR SAINTE THERESE DE L'ENFANT-JESUS

Deuxième partie : La glorification

VI

LA VOIX DU PEUPLE

Durant sa maladie, sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus avait dit un jour : « Je suis présentement comme Jeanne d'Arc dans ses fers, impuissante. Mais, après ma mort, viendra le temps de mes conquêtes. »

L'heure était venue en effet où, au prix d'innombrables prodiges, elle allait acomplir le plus grand de tous, qui serait de conquérir le monde entier à son amour.

Pour comprendre ce qu'il y a de merveilleux et de surhumain dans ce fait, il faut voir d'où la petite Sœur Thérèse est partie, où elle est arrivée, et par quels moyens elle a réalisé une ascension qui, croyons-nous, ne fut jamais égalée.

* *

Humainement, elle est partie de *rien*. Qu'on se rappelle qui elle fut, quelle place elle a occupée sur la terre, de son vivant, et ce qu'elle y a fait. Morte à 24 ans, après en avoir passé 15 au sein de sa famille et le reste derrière les grilles d'une sévère clôture. Peu connue dans le monde lorsqu'elle y vivait, vite oubliée de lui une fois qu'elle l'eût quitté, inconnue plus complètement encore lorsqu'elle mourut, méconnue même par plusieurs des Sœurs dont elle partageait la vie au Carmel ; n'ayant jamais eu d'autre ambition que de s'effacer toujours plus en devenant, à la lettre, ce petit grain de sable sur lequel chacun peut marcher sans même s'en apercevoir. Voilà bien ce qu'elle fut et ce qu'elle était au moment de sa mort : rien, néant, zéro aux yeux des hommes.

Ce qu'elle est devenue ?

Une des puissances de ce monde. — La plus opulente et la plus généreuse de ses bienfaitrices. — La plus aimée et la plus choyée des saintes de ce temps. — L'honneur de la France et de la sainte Eglise...

Et cela qui suppose une ascension comme vertigineuse, s'est fait, si l'on peut dire, en un temps record. Quelques années ont suffi. Tel un météore, qui, parti du plus bas de l'horizon, s'élèverait en un clin d'œil, et qui, arrivé au zénith, s'y fixerait pour ne plus en descendre, telle la petite Thérèse est montée dans sa gloire pour y rester toujours.

Aucune explication naturelle plausible ne peut être donnée d'un événement si extraordinaire. « *A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris.* » Oui, vraiment, il faut remonter jusqu'à Dieu. Alors tout s'explique. Car, une fois de plus se réalise la parole du divin Maître : « Qui s'abaisse sera élevé... Celui qui se sera fait le plus petit, c'est lui qui sera le plus grand. » Mais parce que la grandeur ici dépasse de beaucoup la mesure ordinaire, il faut chercher plus profondément encore dans les secrets divins les raisons d'une telle exaltation. Les humbles en effet et même les très humbles ne manquent pas, qui, après leur mort, n'ont point connu de semblables triomphes.

Il y a d'abord le bon plaisir de Dieu qui est à lui-même sa raison d'être.

Il y a aussi et surtout un dessein providentiel d'attirer l'attention sur ce prodige de grâces, sur ce « météore » spirituel, qu'est sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, pour obliger les hommes à la regarder longuement, à l'écouter attentivement, à la suivre docilement. Car il l'a chargée pour le monde entier d'un message de grâces. Et parce que c'est avant tout un message d'amour, il l'a parée elle-même d'un prestige incomparable, et il lui a donné un nom plus beau que tous les autres noms : il l'a appelée l'*Amour*.

Ainsi il a sanctionné de son autorité suprême ce que cette humble enfant avait dit d'elle-même sur la fin de sa vie : « *Ma vocation c'est l'Amour!... Dans le cœur de l'Eglise ma Mère,* JE SERAI L'AMOUR !

Œuvre de Dieu ; cette glorification de sa très humble enfant, a cependant eu ici-bas quelques causes naturelles, insuffisantes assurément pour tout expliquer et dont l'insuffisance même prouve la divinité de l'ouvrage, mais réelles toutefois et dont l'historien doit tenir compte sous peine de faillir à sa tâche.

Ces causes, qu'elles sont-elles donc ?

* *

On peut dire que c'est avec cinq ou six pauvres cahiers de deux sous, — heureux temps ! — que la petite Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, du fond de sa tombe silencieuse, a fait la conquête du monde.

Ce fut par obéissance qu'elle les rédigea et, comme ils n'étaient point destinés à la publicité, elle le fit sans aucun souci littéraire, très simplement comme elle faisait toute chose.

Elle prit donc le papier et le temps que la pauvreté religieuse lui octroyait et sur ces modestes feuilles, à ses moments libres, elle écrivit ses souvenirs au fur et à mesure que ceux-ci lui revenaient en mémoire. Mais ses moments de loisir étaient rares et courts, et d'autre part, elle n'aurait pas voulu, par esprit de pauvreté, prendre pour sa rédaction, sur le temps du travail régulier qu'elle devait à sa Communauté.

C'est dire qu'elle écrivit à bâtons rompus, sans plan arrêté, suivant l'impression du moment. Elle ne ne fit point de brouillon et le manuscrit resta tel qu'il était sorti en premier jet de sa plume.

Lorsqu'elle mourut, ses sœurs, soupçonnant qu'une source merveilleuse de grâces se cachait sous ces pages, — (Thérèse elle-même en avait eu le pressentiment à la fin de sa vie), — se décidèrent à les publier. On fit donc une première édition de *l'Histoire d'une Ame*. Celle-ci tirée seulement d'abord à 2.000 exemplaires, parut en octobre 1898. Une partie fut envoyée, au lieu de la circulaire habituelle, à tous les monastères de Carmélites, à quelques prêtres et à plusieurs personnes du monde. On mit le reste en vente.

* *

Dans les semaines qui suivirent, des lettres commencèrent à arriver au Carmel de Lisieux, disant les bons effets ressentis à la lecture de ces pages.

Non seulement les correspondants se déclarent charmés par la grâce du récit, mais ils attestent le bien extraordinaire qui leur en est venu. L'impression est suave autant que profonde. Surtout, des désirs touchants de vie meilleure, plus fervente et plus généreuse, animent ces lettres. A l'exemple de la petite sœur si vite envolée au ciel, les âmes aspirent à vivre d'amour, à aimer, comme elle, la souffrance et à se dévouer avec elle au salut des pécheurs.

Au sentiment de la vénération s'ajoute celui de la confiance et un autre plus doux encore qui va devenir caractéristique de l'action de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : *on l'aime...* On l'aime, et cet amour n'est pas uniquement la respectueuse affection qui va d'instinct à un être ravissant de grâce surnaturelle ; c'est un amour d'amitié qui supprime la distance, rapproche les cœurs et les fait entrer profondément dans l'intimité les uns des autres. Ceux qu'elle a pris ainsi dans ses filets peuvent en témoigner.

Cependant cette petite sœur Thérèse n'est plus seulement une douce entraîneuse des cœurs, un modèle charmant de vertu imitable, elle commence à apparaître dans le rayonnement d'une mystérieuse et extraordinaire puissance. On a l'impression que ce n'est pas à la légère qu'elle a promis « de passer son ciel à faire du bien sur la terre et d'en faire tomber une pluie de roses. »

Car déjà ces roses commencent à se faire sentir. Voici qu'elles tombent, en pluie légère d'abord. Puis les faveurs se multiplient. Par une conséquence naturelle, la confiance s'accroît, la réputation de sainteté de la petite sœur grandit. De proche en proche, elle s'étend. Bientôt elle déborde la France, puis l'Europe. Par les Carmels étrangers elle se répand au loin.

De tous les côtés maintenant et bientôt de toutes les parties du monde on demande des reliques, des souvenirs, des images, des livres. Pour satisfaire tous les désirs, il faut publier une édition populaire de l'*Histoire d'une Ame*. Bientôt elle paraît sous le titre de *La Rose effeuillée,* et connaît un succès incroyable.

On a aussi l'heureuse idée d'en faire un très court résumé, et c'est l'*Appel aux petites Ames*, lequel fut si bienfaisant à un grand nombre d'entre elles. On publie également un recueil de ses *pensées*. *L'Esprit de Sainte Thérèse* paraîtra plus tard au moment de la Béatification. Toutes ces publications se répandent avec une rapidité sans cesse accrue par le succès. C'est par centaines de mille qu'elles couvrent le monde. Quelques-unes dépasseront le million, pendant que se multiplient encore plus et toujours davantage, les images et les reliques. Au moment de la canonisation, pour répondre à des demandes toujours croissantes, on avait répandu plus de vingt-sept millions des unes et des autres.

Pendant ce temps, l'*Histoire d'une Ame* avait connu une marche triomphale, et trente-cinq traductions en langues et en dialectes étrangers, avaient, à la même époque, permis sa diffusion dans tous les pays.

Tous ces livres, tous ces feuillets, toutes ces reliques, c'était Thérèse volant à la conquête des âmes.

* *

Et voici maintenant leur réponse.

Elle vient sous la forme d'un double courant qui, d'abord de toute la France, puis de Belgique et d'Angleterre, ensuite de toute l'Europe catholique, enfin des autres continents, et surtout des pays de Missions, afflue vers Lisieux.

Ce ne sont d'abord que de faibles ruisseaux. Mais bien vite les ruisseaux vont devenir des fleuves au cours ininterrompu.

L'un d'eux afflue vers le Carmel et l'autre vers le cimetière de Lisieux. — D'un côté, c'est le courant des lettres de l'autre celui des pélerins.

Le premier avait été annoncé par la petite sœur Thérèse dans une vue prophétique. N'avait-elle pas prédit qu'après sa mort la boîte aux lettres du monastère donnerait souvent de ses nouvelles ?

Commencé d'abord par quelques correspondances quotidiennes, le mouvement ira toujours s'accentuant, surtout à partir du procès de Canonisation.

En 1909, le nombre des lettres concernant la petite sainte qui arrivent à son Carmel, est en moyenne de 20 à 30 par jour. Vers 1911, il passe à 50. Les années suivantes, le flot quotidien monte à 200, puis à 300 pour s'élever bientôt jusqu'à 400. — Survient la guerre de 1914-1918. Les relations sont interrompues avec un grand nombre de pays. Néanmoins, à certains jours, le nombre des correspondances atteint, s'il ne le dépasse pas, le chiffre de 500. — Au moment des fêtes de la Béatification et de la Canonisation, il sera de 900 à 1.000 par jour.

Depuis lors, la moyenne journalière oscille entre 400 et 500.

Le fait mérite vraiment d'être relevé. Nous le croyons unique dans l'histoire des saints, aussi bien que dans l'histoire profane. Car, quel autre personnage, si éminent et si célèbre fût-il, a jamais provoqué pendant les cinquante ans qui ont suivi sa mort, un tel flot de correspondances ?

* *

Parallèlement à ce mouvement vraiment prodigieux s'en dessinait un autre non moins merveilleux, celui du pèlerinage au cimetière de Lisieux.

Le cimetière de Lisieux ! Quel ami, ou pieux dévot de la chère petite sainte n'a pas senti son cœur s'émouvoir à ce nom, dans le temps où y reposaient ses restes sacrés ?

Instinctivement ceux qui la vénéraient et qui l'aimaient, ont cherché à se rapprocher d'elle. Ne pouvant pénétrer dans son Carmel où elle avait vécu, ils sont allés au lieu qui abritait son saint corps. Sa tombe les attirait comme irrésistiblement. Et un touchant défilé a commencé qui a conduit au cimetière, d'abord quelques visiteurs isolés, puis la foule des pélerins. On a évalué à 80.000 environ par an le nombre de ceux qui, dans les années d'avant la Béatification, se sont succédé, du matin au soir, sur la tombe de la petite Sœur Thérèse.

Des pélerins de toutes sortes y sont allés prier. Les uns venaient par reconnaissance, les autres pour obtenir des grâces, tous guidés par la confiance et par l'amour. Certains s'éloignaient après une courte prière. D'autres s'attardaient devant cette modeste croix sur laquelle était simplement écrite la grande promesse : « *Je passerai mon ciel à faire du bien sur la terre* », et ne s'en arrachant que comme à regret, ils y laissaient des lettres contenant leurs requêtes, comme pour prolonger après leur départ, leur visite et leur prière. On apportait des fleurs, on déposait des portraits de personnes chères dans l'épreuve... Et dans ce défilé quasi ininterrompu, apparaissaient mêlées toutes les classes de la société.

Ce fut, en vérité, un vaste rendez-vous de prière et d'amour.

La première guerre mondiale, loin de raréfier le courant, ne fit que l'intensifier ; seulement le pèlerinage au cimetière prit un aspect nouveau du fait des innombrables soldats qui allèrent y prier.

Et pendant qu'ils accouraient vers elle, elle-même, la chère petite sainte, se faisait jusque dans les tranchées leur égide et leur protectrice. Ses reliques étaient partout. Beaucoup l'invoquaient qui depuis longtemps avaient perdu l'habitude de la prière.

Il n'est pas exagéré de dire que, du côté des Alliés, pendant toute la durée du terrible conflit, la petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus fut la plus populaire, la plus aimée, la plus priée de toutes les saintes et de tous les saints du paradis.

Avec la Béatification qui avait ramené au Carmel les précieuses reliques, le courant de dévotion a plus ou moins déserté le cimetière pour se porter vers la riche châsse qui désormais les abrite.

C'est là que tout le long de l'année, mais surtout dans la saison d'été, de Pâques à la fin de septembre, les pélerins ont continué de se rendre.

La dernière guerre, hélas ! n'a pas permis pendant toute la durée de l'occupation allemande, d'y recevoir les foules de jadis. Mais à peine eut-elle pris fin que, malgré la pénurie des moyens de communication, malgré aussi la crise du logement dans Lisieux dévasté et la cherté de la vie, le courant a repris pour y amener sinon des pèlerinages collectifs considérables, ce qui n'était pas possible, du moins de très nombreux petits groupes de pélerins qui, additionnés chaque soir, auraient totalisé des masses imposantes.

* *

Or, que signifient tous ces courants ininterrompus qui depuis cinquante ans se sont ainsi établis entre Lisieux et l'univers entier, sinon que tout l'univers a vibré au nom de la petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, et qu'en lui vouant à ce point son admiration, son amour et sa reconnaissance, il a proclamé du même coup et de la façon la plus éloquente sa sainteté, sa puissance céleste et son inépuisable bonté.

Vox populi ! C'est vraiment la voix du peuple et pas seulement d'un ou quelques peuples, mais de tous les peuples de la terre. Jamais sans doute une telle unanimité ne s'était-elle produite autour d'aucun des saints du passé. Mais alors ce fait inouï n'est-il pas à lui seul la preuve de la grandeur hors pair de celle qui avait rêvé de devenir une très grande sainte *en se faisant la plus petite de toutes*, la preuve aussi de l'excellence de sa doctrine et de l'importance de sa mission d'amour.

Encore n'avons-nous fait qu'effleurer le sujet. Il faudrait pour le compléter signaler cette autre multitude, plus nombreuse encore, qui n'est jamais venue en pèlerinage à Lisieux et qui n'a point non plus correspondu avec son Carmel et qui pourtant n'a été ni moins enthousiaste ni moins fervente dans son culte.

Il y a tous ceux qui sont accourus à ses fêtes, partout où, d'une façon ou d'une autre, il en a été célébré, c'est-à-dire dans la quasi totalité des églises du monde, puisqu'il en est bien peu où sa statue, et à défaut de sa statue, son image n'ait été placée pour y être publiquement honorée. Il est à peine croyable à quel point la simple annonce d'une fête thérésienne a suffi et suffit encore, on peut dire partout, à attirer les foules et à susciter des prodiges de dévouement pour la décoration des églises. Pendant que du haut du ciel Thérèse faisait pleuvoir ses roses mystiques, c'est par milliers et centaines de mille que les roses artificielles se sont multipliées entre les doigts de ses pieux dévots, pour la fêter.